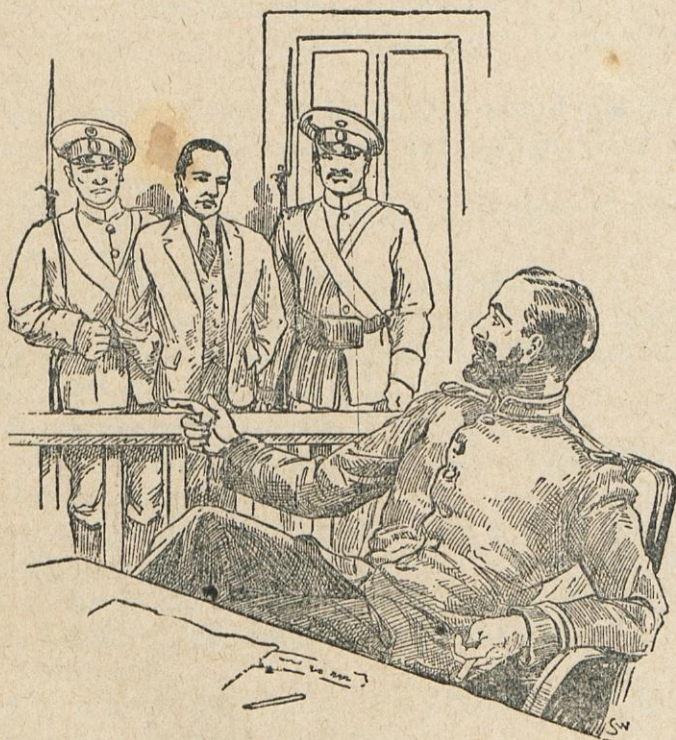




*On le mena dans une pièce où se
trouvait un officier... (p. 2958).*

C. I.

LIVRAISON 373

Elle s'arrêta court, laissant sa phrase inachevée.

Zoroaster ne comprenait pas :

— Pourquoi attendre, mère ?

— Pour réfléchir...

Et un peu confuse, elle ajouta :

— Peut être changerai-je d'avis, d'ici là.

— Si tu veux, mère... J'espère que tu me donneras raison.

Zoroaster fut ému de la bonne volonté que semblait montrer sa mère. Lorsqu'elle fut partie, il se rendit dans la chambre d'Amy.

Elle se leva en voyant entrer Zoroaster et elle s'approcha de lui.

Celle-ci était assise près de la fenêtre.

Il caressa doucement les boucles d'Amy. mais il ne lui dit pas un mot de la conversation qu'il avait eue avec sa mère. Et elle n'osa pas le lui demander.

Après un court silence, il dit enfin :

— Viens manger Amy... tu dois avoir faim après cette longue marche.

— Un peu,... répondit-elle, mais si tu le permets, je voudrais manger dans ma chambre ; je suis très fatiguée et je voudrais me coucher tout de suite après le dîner.

Il devina qu'elle feignait d'être fatiguée afin de pouvoir rester seule.

Elle n'avait pu s'habituer à l'humiliation de n'être pas admise à la table de famille.

Bientôt tout cela changerait... il forcerait sa mère de partager les repas avec elle ; mais, pour le moment, il voulait éviter les scènes.

— Si tu préfères manger seule, je dirai à ma mère de te faire servir à dîner chez toi.

— Je te serais reconnaissante de cela.

Tous deux s'approchèrent de la fenêtre et contemplèrent le paysage.

Zoroaster avait mis son bras autour des épaules d'Amy et tremblante un peu de fatigue et de nervosité elle se serrait contre lui.

Soudain, Zoroaster aperçut Schugan, qui s'approchait de la maison et y entraît...

Il lâcha Amy en disant :

— Je dois descendre Schugan est venu me voir... j'ai à lui parler.

Elle le suivit jusqu'à la porte.

— Bonne nuit, Amy...

— Bonne nuit Zoroaster...

Il l'embrassa encore une fois et quitta vite la chambre.

Amy avait remarqué que la visite de Schugan avait irrité Zoroaster il pensait que probablement cette visite ne présageait rien de bon.

Le vieillard venait très souvent, mais toujours lorsque Zoroaster n'était pas à la maison.

Et, après chaque visite, les femmes étaient plus désagréables envers Amy que de coutume.

Zoroaster l'avait remarqué également.

Et il avait sans doute l'intention de le lui dire.

Amy s'approcha de nouveau de la fenêtre... sans savoir pourquoi elle se sentait inquiète.

Quelques minutes plus tard, Schugan réapparaisait et se dirigeait lentement vers sa maison.

— La visite a été bien courte, se dit Amy peut-être Zoroaster l'a-t-il mis à la porte ?

A cet instant, on frappa.

C'était la domestique qui apportait le dîner.

Elle posa les plats sur la table et disparut sans saluer.

Amy mangea peu et se coucha aussitôt.

Le lendemain, elle se leva de bonne heure, afin de pouvoir parler à Zoroaster, avant que celui-ci ne quittât la maison.

Lorsqu'elle entra dans la salle, ou la famille prenait habituellement son déjeuner, elle la trouva vide.

Elle supposa que Zoroaster ne s'était pas encore levé et l'attendit.

Mais il ne vint pas.

Amy chercha la domestique et lui demanda si Zoroaster Bey était sorti.

La servante fit un signe de tête affirmatif.

— Il doit être monté dans la montagne, se dit Amy, qui décida aussitôt de l'y rejoindre.

Sur son chemin, elle rencontra Schugan, qui discutait d'un air agité avec le prêtre du village.

Elle salua, mais les deux hommes ne répondirent pas à son salut.

Schugan le suivit d'un regard haineux et se tourna vers le Mullah :

— Vous devriez parler à Zoroaster, dit-il, il faut le convaincre de renvoyer cette femme.

Le Mullah secoua la tête :

— J'ai déjà essayé ; mais je n'ai plus aucune influence sur lui.

— Il faut l'y forcer.

— Pourquoi n'essayez-vous pas vous-même de l'y forcer. Vous êtes le maire du village... Vous auriez le droit pour vous...

— Oui, mais je ne veux pas qu'il devienne mon ennemi. Il faut trouver un moyen d'éloigner cette femme du village sans que Zoroaster puisse s'en offenser...

Sur son visage une expression fourbe et rusée passa.

Le Mullah sourit :

— Toi, tu trouveras certainement un moyen, en réfléchissant un peu.

Les deux hommes se séparèrent.

Amy montait dans la montagne, où elle savait trouver les troupeaux de Zoroaster Bey.

Sur la colline, il y avait une petite cabane, où Zo-roaster l'avait souvent attendue et elle pensait qu'elle allait le trouver là-bas maintenant.

Mais ce fut en vain qu'elle le chercha ; la cabane était vide.

Comme elle ne pouvait pas se faire comprendre par les hommes qui gardaient les troupeaux, elle attendit toute la journée. Mais celui qu'elle attendait ne venait pas.

Après le coucher du soleil, Amy décida de rentrer.

En traversant le village, elle vit que la foule s'était assemblée devant la mosquée pour la prière du soir.

Amy se tint un peu de côté, pendant que les caucasiens faisaient leurs prières.

Puis elle se rendit lentement à la maison.

De loin, elle vit Schugan devant la porte en grande conversation avec les trois femmes.

Elle n'osa pas s'approcher et revint en arrière.

Elle monta de nouveau vers la colline... la lune éclairait le paysage romantique et une brise fraîche venait des montagnes.

Amy resta quelque temps immobile, réfléchissant à l'avenir et contemplant ce paysage, qui lui devenait de plus en plus cher.

Lorsqu'elle redescendit vers le village, les cris d'une foule agitée parvinrent à ses oreilles et la firent frissonner.

— Qu'est-il arrivé ? se demanda-t-elle.

Elle pensa à faire un nouveau détour pour rentrer à la maison.

Soudain, elle entendit un cri :

— Le minaret est en flammes !

Et elle aperçut la lueur rouge de l'incendie.

S'avancant un peu, elle pouvait distinguer des groupes de gens s'agitant sur la place devant le mina-

ret en criant et gesticulant. Mais personne ne pensa à éteindre l'incendie.

Enfin, le Mullah parut et cria d'une voix menaçante :

— Ce sont les étrangers qui ont mis le feu !

Et, terrorisée, Amy s'aperçut que la foule avançait lentement vers elle.

Une frayeur mortelle l'assaillait, elle se sentait incapable d'agir; ou même de faire un mouvement.

Des mains se levèrent sur elle, des lames de couteaux brillèrent.

Amy était sur le point de s'évanouir, lorsqu'elle entendit la voix de Zoroaster :

— Arrière... Vous êtes fou !...

D'un bond, le jeune homme s'était placé devant elle.

La foule ne voulait pas reculer... les couteaux menaçaient maintenant Zoroaster.

Fou de rage, il tira son sabre et frappa aveuglément autour de lui...

Poussant des cris de frayeur les gens reculèrent.

Zoroaster prit la main d'Amy et l'entraîna. Quelques femmes les suivirent dans leur retraite.

Elles s'approchèrent d'Amy et, avant que Zoroaster eut pu faire un geste, elles lui avaient crachée au visage.

Amy tremblait de dégoût et de peur, et lorsqu'elle arriva à la maison, elle tomba évanouie.

Zoroaster ne savait que faire... il appela sa mère et ses sœurs, mais personne ne répondit.

La servante ne se montra pas davantage. Le jeune homme s'aperçut alors que la maison était vide.

Furieux, et désespéré il retourna vers Amy, pour la porter sur un divan.

Elle tendit les bras vers lui :

— J'ai peur... partons d'ici..

Il se pencha sur elle :

— Tu as peur même quand je suis près de toi ?

— Tu ne pourras pas toujours rester près de moi, Zoroaster.

Il hocha la tête :

— Tu as raison. J'ai dû partir ce matin en ville, car Schugan m'avait dit qu'un marchand m'attendait pour une affaire importante. Cela m'a pris toute la journée et c'est ainsi que ce malheur est arrivé. Il avait pris la main d'Amy, qui tremblait dans la sienne.

— Tu te sens encore malade ?

Elle secoua la tête :

— Non, je suis encore un peu faible et puis j'ai peur. Emmène-moi à Tiflis, Zoroaster, je ne peux pas rester ici, je mourrai de peur. Tous sont contre moi... c'est terrible de vivre parmi des ennemis.

Il pencha la tête :

— Elle a raison, se dit-il, la vie qu'elle mène ici est insupportable. Je ne pourrai pas la protéger contre la foule, la situation deviendra vite intenable.

Il fallait prendre une décision :

— Demain matin, je t'accompagnerai à Tiflis.

Non, tout de suite, Zoroaster, tout de suite...

— Tu es trop faible, Amy.

— Je pourrais très bien supporter le voyage et ici je deviendrai malade de peur.

— C'est bien, ce sera comme tu voudras. Je vais aller atteler les chevaux et je t'emmènerai à Tiflis

Elle se leva :

— Je vais faire mes valises.

Pendant que Zoroaster s'occupait de la voiture, Amy emballa le peu de choses qu'elle possédait avec des mains tremblantes.

Lorsqu'elle fut assise dans la voiture, elle poussa un soupir de soulagement.

Zoroaster la consola :

— Je viendrais te voir tous les jours... promet-il.

— Nous ne nous verrons plus souvent... pensa Amy désespérée. Mais elle ne dit rien et essaya de sourire courageusement.

Vers le matin, ils arrivèrent à Tiflis.

Zoroaster emmena Amy dans un hôtel et fit promettre à la domestique, de la bien soigner.

Lorsqu'il l'eut quittée, Amy se fit donner du papier et de l'encre et écrivit à Wells le télégramme suivant :

— Suis en grand danger... ai besoin de vous... Amy.

Et elle l'expédia à l'adresse que Wells lui avait donnée à Paris.

Puis elle remit le télégramme à la domestique et la pria de le faire mettre à la poste.

CHAPITRE CDXII

ON GAGNE DU TERRAIN

— Devine, Mathieu, ce que j'ai en main ?

Lucie Dreyfus agitait une feuille de papier blanc et s'avancait vers son beau-frère avec un sourire heureux.

Mathieu sourit :

— Cela a l'air d'une dépêche.

Elle affirma :

— C'est une dépêche en effet !

— De qui ?

— De lui !... D'Alfred.

Un profond étonnement se peignit sur le visage de Mathieu.

— D'Alfred ?

— Oui... d'Alfred.

— Fais-moi voir... que dit-il ?

Impatient, il voulut saisir le papier.

Mais Lucie le retint.

— Non, je te le lirai... Viens, assieds-toi ici près de moi et écoute. La première bonne nouvelle.

Mathieu secoua la tête.

— Une bonne nouvelle ? Je ne peux pas le croire. tout me semble tellement sans espoir. Il me paraît que nous n'avancerons plus jamais.

Lucie s'effraya. Sa joie s'éteignit soudain ; elle demanda anxieusement :

— Tu as appris du nouveau ?

— Oui...

— Une mauvaise nouvelle ?

— Oui...

Le cœur de Lucie se serra :

— Dis-moi vite de quoi il s'agit ?... supplia-t-elle.

— Le journaliste Reinach a été condamné à trois mille francs d'amende pour diffamation. Cela nous a paru comme un signe que ces messieurs de l'Etat-Major n'ont pas encore renoncé à la lutte...

— Tu te trompes Mathieu... Ecoute ce qu'Alfred me télégraphie et tes soucis seront immédiatement dissipés.

Et elle lut le contenu de la dépêche d'Alfred.

Sa voix tremblait et elle tendit la dépêche à Mathieu :

— Regarde toi-même... c'est bien ce que je te dis : on a accepté une révision.

— Serait-ce la vérité ?

— Je l'espère Mathieu. Je crois que nous sommes près du but. Le peuple nous a sauvé, on n'a pu résister plus longtemps à ses réclamations. On nous rendra justice !

— Alors la condamnation de Reinach est, sans doute un dernier effort fait pour remonter le courant.

— Ils n'arriveront à rien. Le bonheur reviendra chez nous...

— Dieu le veuille, Lucie !..

Elle le regarda anxieusement :

— Tu en doutes ?

Mathieu haussa les épaules :

— Je ne sais pas, Lucie. J'ai un étrange pressentiment ; j'ai peur, que tout cela ne soit une comédie, qui finira sans aucun résultat.

Lucie était devenu toute pâle :

— Tu as éteint toute ma joie, Mathieu...

— Je le regrette, Lucie, mais j'ai une peur atroce que nos ennemis n'aient inventé une autre intrigue contre nous.

— C'est impossible !

Mathieu se mit à rire amèrement :

— Rien n'est impossible à des pareilles gens. Ils sont toujours prêts à toutes les ignominies.

— Mais le peuple est de notre côté, Mathieu.

— Oui, mais les autres ont le pouvoir en mains. Je te mets en garde, Lucie, ne nourris pas trop d'espairs. Tu pourrais avoir une cruelle déception.

Lucie se boucha les oreilles :

— Tais-toi... ne m'en parle pas. Je veux croire à mon bonheur, je ne veux plus douter... je deviendrais folle.

Mathieu passa sa main d'un geste nerveux sur son front et eut un sourire forcé :

— Pardonne-moi, Lucie, de t'avoir parlé de mes doutes. Mais je me sens à bout de nerfs. Et cela m'affole, car j'aurais besoin de toutes mes forces pour la lutte finale.

Lucie se redressa :

— Il ne faut pas se laisser vaincre, au dernier moment, Mathieu, dit-elle fermement... nous devons être fort.

Le même jour, Laborie vint la voir et lui apporta la même nouvelle. On avait accepté la révision.

Il craignait seulement qu'on essayât tout, pour la retarder.

— Je verrai donc enfin mon mari ? dit Lucie dont les yeux étaient pleins de larmes. Me reconnaîtra-t-il encore ? Mais je ne veux pas me faire des soucis... je voudrais déjà l'avoir près de moi, pour le soigner, pour le guérir et lui faire oublier toutes les souffrances des dernières années.

Et le soir en couchant les enfants elle leur parla du retour, de leur père.

Les petits posèrent mille questions.

Ils ne pouvaient pas croire que leur papa chéri allait revenir.

— Tu nous as dit cela si souvent, maman, et papa n'est jamais venu... se plaignit Pierre. Les hommes méchants qui sont avec lui, ne le laisseront pas partir et nous pleurerons tous, parce que nous nous serons réjouis en vain.

Lucie frissonna en entendant ces mots.

— Prions Dieu, qu'il nous ramène votre père, mes chers petits, dit-elle en joignant ses prières ardentes à celles des enfants.

Lorsqu'elle se coucha, son pauvre cœur était bien lourd et elle ne put s'endormir.

Qu'arriverait-il, si Mathieu avait raison, si toute la

révision du procès n'était qu'une mise en scène habile ? Elle n'osait y penser... il lui serait impossible de supporter une nouvelle déception.

CHAPITRE CDXIII

DEPART POUR LA SIBÉRIE

On contrôla soigneusement l'histoire de Dubois mais sans trouver aucune preuve de la vérité de ses accusations contre les deux caucasiens.

Et comme on n'avait pas non plus trouvé la maison mystérieuse, dont il parlait, les officiers furent persuadés qu'il avait menti.

On le retint en prison quelques mois ; puis il fut jugé et condamné à cinq ans de travaux forcés en Sibérie.

Dès le lendemain du jugement, les forçats quittèrent Tiflis.

La route était longue et terriblement fatigante.

Dubois marchait silencieusement, au milieu des malheureux qui étaient condamnés au même destin et il se demandait, ce qu'il adviendrait de lui, désormais.

Mais il voulait vivre ; il ne voulait pas aller en Sibérie ; il y mourrait sûrement...

Qu'avait-il fait, pour mériter un tel sort ?

Il était innocent du crime, pour lequel on l'avait condamné. Chemin faisant, il élaborait un plan pour fuir.

Après quelques journées de marche, Dubois s'écroula au milieu de la route.

Mais les gardiens qui convoaient les forçats, le relevèrent à coups de pieds et il dut se traîner pénible-

ment encore un bout de chemin. Mais bientôt il s'écroula de nouveau.

Cette fois-ci, ses jambes ne le portaient plus, son dos lui faisait mal, sa tête tournait...

— Je n'en peux plus !... gémit-il.

Deux soldats le jetèrent dans une voiture et la marche vers le bagne continua.

Son cœur battait follement, son visage était rouge de fièvre et il se tournait en gémissant de côté et d'autre.

Les soldats, qui accompagnaient la voiture, l'observèrent pendant quelque temps.

Puis, l'un d'eux déclara :

— Il est malade, on ferait mieux de le laisser en route.

Dubois ne comprenait pas ce qu'ils disaient, mais il sentit qu'ils avaient pitié de lui.

Et il ne cessa plus de gémir et de pleurer.

Enfin, on fit une halte près d'une ferme isolée dans la steppe. Les habitants sortirent de la ferme, regardèrent curieusement les déportés à qui ils offrirent du pain et du lait.

On porta du pain à Dubois, mais il refusa. Il accepta seulement de l'eau et but avidement.

Un des soldats le fit remarquer au médecin :

— Il doit être bien malade...

Celui-ci haussa les épaules :

— Vous avez raison, mais que pouvons-nous faire pour lui ?

— Laissons-le ici... proposa le soldat ; dans quatre jours un autre transport passera, et ils l'emmèneront, s'il va mieux.

Le médecin l'approuva et, après une courte conversation, avec le chef de la troupe, on décida, de laisser le malade à la ferme, sous la garde d'un soldat.

On le fit descendre de la voiture pour le porter dans la maison.

Il semblait être gravement malade et les paysans, pris de la peur de le voir mourir dans leur maison, l'installèrent avec le soldat dans une grange.

Les deux premiers jours, le soldat ne le quitta pas ; mais, le temps passant, il commença à s'ennuyer avec ce français dont il ne comprenait pas la langue.

Le troisième soir, il sortit pour boire du thé avec les paysans.

Dubois se dit que l'occasion de s'enfuir était venue. Doucement, il se leva et se glissa dans la cour. Non loin de la grange il aperçut un traîneau..

— Si je réussis à trouver le cheval, je suis sauvé, se dit-il...

Il ouvrit la porte de l'écurie... et dénoua la corde qui attachait le cheval.

Il faisait très sombre, et de la ferme venaient des rires et des chants...

— Ils sont ivres !... y constata Dubois qui retourna encore une fois dans la grange afin d'y prendre les vivres qu'on avait laissé pour lui et le soldat.

Il prit aussi le manteau et les bottes du soldat et fourra le tout dans le traîneau.

Hâtivement, il attela le cheval et sortit de la ferme, la neige épaisse étouffait chaque bruit.

Lorsqu'il se fut éloigné de quelques kilomètres, il poussa un soupir de soulagement.

Quelle joie que de se sentir libre !

Il fouetta le cheval qui partit au galop.

— J'arriverai bien quelque part !... se dit-il ; jusqu'à présent la providence m'a toujours aidé. Ayons confiance en elle.

Il voulait tenter de trouver une autre ferme, où il pourrait se cacher pendant quelque temps. Les paysans

russes ont toujours eu pitié des déportés, ils l'aideraient certainement.

Cet espoir lui donna de nouvelles forces.

Le petit cheval semblait infatigable ; la ferme, depuis longtemps, avait disparu à l'horizon, une plaine blanche, sans limites s'étendait devant lui...

Il faisait froid et Dubois respirait l'air glacial à pleins poumons. Dans sa joie d'être libre, il ne remarquait ni le froid, ni les difficultés qui le menaçaient.

Après quelque temps, le cheval se mit à trotter plus lentement et Dubois frissonna : il avait froid.

Se souvenant du manteau qu'il avait pris dans la grange il le tira de dessous le siège et s'enveloppa.

Puis il continua la course :

— Quelle curieuse aventure ! pensa-t-il, en contemplant la steppe blanche, c'est vraiment la plus étrange de ma vie...

Il commençait à éprouver le désir de voir bientôt les cabanes de la ferme prochaine, et une peur soudaine l'étranglait.

S'il n'arrivait pas à se cacher avant l'aube, on le retrouverait et on l'enverrait certainement en Sibérie.

Sans un bruit le traîneau glissait sur la plaine blanche, les heures s'écoulaient et aucune trace d'habitation humaine n'était encore visible.

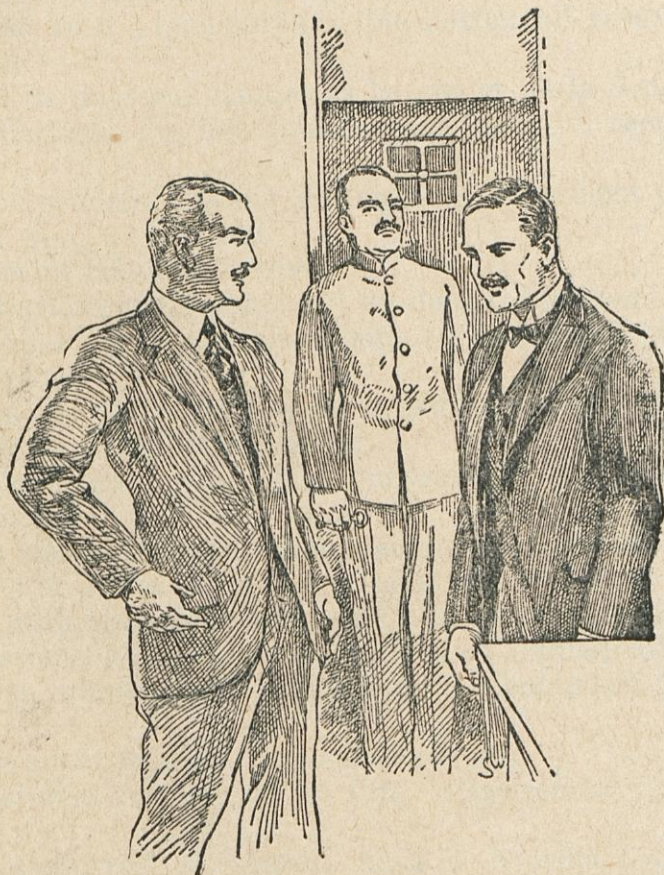
Sa mauvaise conscience commençait à le tourmenter n'avait-il pas menacé Amy de la faire envoyer en Sibérie ? Il avait peur que le destin ne se vengeât sur lui.

— Il ne faut pas perdre courage, se dit-il, le destin attrape seulement ceux qui se laissent attraper. Je saurais me défendre...

Il fit claquer sa langue pour encourager le cheval...

Mais celui-ci devenait inquiet, voulait tourner et semblait prendre peur.

Dubois employa le fouet, mais ce fut en vain, le che-



sept heures du matin on vint le chercher...

(Page 2971.)

val se mit à marcher à reculons et enfin s'arrêta net.

Qu'est-ce-que cela signifiait ?

N'avait-il donc plus de forces ?

Grand Dieu ! quel sort terrible l'attendait si on le rattrapait !

Il fit de nouveau claquer sa langue et parla doucement à l'animal, qui hennissait comme pour lui répondre.

Mais, soudain, Dubois distingua un hurlement qui semblait venir de très loin.

Il devint blême de terreur.

Ce hurlement lui annonçait un danger imminent. Il savait trop bien, ce que cela signifiait : les loups étaient sur ses traces.

Et si son cheval ne pouvait le sauver, il serait livré sans défense à ces bêtes féroces.

De nouveau il essaya d'encourager le cheval, qui se mit à galoper.

Les mains de Dubois tremblaient, son cœur battait follement et il pria : Dieu, aie pitié de moi !

Le hurlement des loups s'était tu un instant, mais un bruissement emplissait ses oreilles, et augmentait de minute en minute. Il lui semblait qu'il n'entendait plus rien...

Une sueur froide perlait sur son front.

Peut-être au lieu de les fuir, s'approchait-il des loups ?

Il s'efforçait d'écouter, mais le bourdonnement dans ses oreilles l'empêchait de rien distinguer.

Peut-être avaient-ils perdu sa trace ?

Mais c'était peu probable.

Il était plus que probable qu'ils l'attendaient quelque part pour se jeter en troupeau sur lui et le dévorer.

Le cheval continuait de galoper ; il savait aussi bien que l'homme, qu'il courait pour sauver sa vie.

Le petit traîneau était projeté d'un côté à l'autre de la route... ils devaient avancer rapidement.

N'apercevrait-on donc pas une cabane à l'horizon ?
Dubois avait le sentiment très net que la mort le guettait.

A chaque instant, il devait compter avec la faiblesse du cheval. Lorsqu'il voulut l'arrêter, pour lui donner quelques minutes de repos, il entendit de nouveau derrière lui le hurlement sinistre des loups.

Cette fois-ci ils étaient beaucoup plus près et s'approchaient rapidement.

C'était tout une horde, qui suivait le traîneau.

Le cheval hennit, bondit et s'affaissa. Deux loups l'attaquèrent.

Dubois essaya de les chasser à coups de fouet, mais tout le troupeau se rua maintenant sur lui.

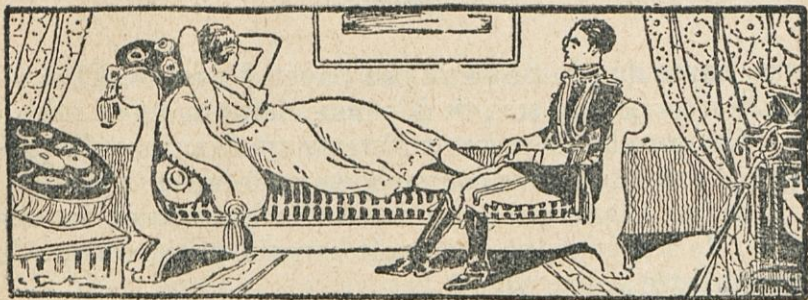
Le sang se glaça dans ses veines... il n'y avait plus d'espoir.

Désespérément, il se défendit distribuant des coups de fouet à droite et à gauche, mais les loups évitaient habilement les coups et s'avançaient lentement, mais à coup sûr.

Ils étaient si près, qu'il sentait leur haleine chaude sur son visage. Alors, il prit son manteau et le jeta loin de lui. La horde se rua sur celui-ci et le mit en lambeaux.

Mais, bientôt, ils entourèrent, de nouveau, le traîneau... ils se disputaient le cadavre du cheval et Dubois pensa : « dans quelques minutes, ils auront dévoré le cheval et ce sera mon tour. »

Cette pensée l'effraya si fort qu'il s'évanouit.



CHAPITRE CDXIV

UNE NOUVELLE INATTENDUE

Ferdinand Esterhazy s'était résigné à épouser Harriet.

Au commencement de leur liaison, elle lui avait beaucoup plu. Sa timidité, son inexpérience, lui prouvait clairement, que c'était une jeune fille innocente et chaste.

Mais lorsqu'elle fut devenue sa maîtresse et qu'elle exigea de rester près de lui nuit et jour, il en eut vite assez.

Il ne la trouvait même plus jolie... le charme de sa jeunesse, de sa candeur n'avait plus aucun attrait pour lui et Harriet, devenue sa fiancée, avait maintenant des caprices.

Esterhazy la prit en horreur.

Il ne voulait pas vivre une répétition des scènes qu'il avait eues avec Clara et qui avaient gâché sa vie.

Mais lorsqu'il dit à Harriet, qu'il n'avait pas l'intention de se laisser gouverner par elle et qu'il préférerait déménager, elle se mit à rire en disant :

— Où veux-tu aller ? Aucune pension ne t'accep-

tera, parce que tu ne peux pas payer d'avance. Et comme tu n'as pas un sou, tu dépends maintenant de nous !

Ces paroles blessèrent Esterhazy, car, jusqu'à présent, il avait toujours commendé aux femmes.

Même Clara, qui avait eu sur lui l'avantage de posséder de l'argent, ne lui avait jamais parié comme le faisait cette petite fille.

Il lui semblait qu'elle changeait rapidement à son désavantage.

Mais sa pénible situation le forçait de supporter les taquineries grossières des deux femmes.

Elles l'accablaient de reproches et Mme Brown cherchait chaque jour dans les annonces des journaux un emploi pour lui.

— Allez donc voir dans les grands magasins et essayer de trouver du travail. Vous ne pouvez pas rester éternellement inoccupé. Un homme de votre âge devrait avoir honte de ne pas travailler.

Esterhazy se mit à rire :

— Cela me plaît beaucoup, au contraire !... Le travail est pour les gens stupides... et je crois que je suis assez intelligent pour ne pas travailler.

Madame Brown fut indignée de cette réponse et s'exclama vivement :

— Ne vous imaginez surtout pas, que vous pourriez rester encore longtemps chez moi. Je dépense trop d'argent pour vous et j'ai même puisé dans mes économies. Un jour, tout l'argent sera dissipé et nous ne saurons plus comment vivre.

Mais Harriet préparait le parti de son fiancé, elle se querellait avec sa mère et lui reprochait souvent son avarice. Ainsi elle obtenait presque toujours de l'argent pour son fiancé.

La vie était devenue bien désagréable pour Esterhazy qui souhaitait souvent pouvoir en sortir.

Mais il ne voyait aucune possibilité de changer.

En vain, avait-il essayé d'obtenir du travail dans les grands magasins, partout on refusait ses services.

Puis, il regut un jour l'invitation du gouvernement français de rentrer à Paris.

On lui écrivait en substance :

« Vous serez certainement capable de nous donner une explication des machinations du colonel Henry. Votre présence ici est très nécessaire. Encaissez le chèque que vous trouverez dans cette lettre, pour payer votre voyage. On vous garantit une liberté complète. »

Harriet, qui lui avait apporté cette lettre, regardait par-dessus son épaule, pendant qu'il lisait.

Elle était devenue pâle d'émotion et demanda :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Cette lettre ne t'est pas adressée ?

Esterhazy sourit :

— Mais, naturellement si... regarde donc un peu l'adresse...

— Oui, mais dans la lettre on t'appelle Esterhazy.

— C'est mon vrai nom !

— Esterhazy ? Tu es le fameux Esterhazy dont on a tant parlé dans les journaux ?

— Oui...

Le visage d'Harriet Brown s'assombrit.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— Seigneur !... quelle importance cela avait-il pour toi ?

— Tu t'es présenté comme étant le comte de Voilemont, pourquoi as-tu fait cela ?

— Mais c'est très simple : il était bien inutile que tout le monde sut qui je suis en réalité. Je n'avais pas l'intention de devenir un objet de curiosité.

— Mais tu es un escroc !...

Esterhazy se mit à rire :

— Aurais-tu par hasard d'autres choses aussi flatteuses à me dire ? Continue seulement... je t'écoute.

— Les mains d'Harriet se crispèrent.

— Tu es un misérable !...

— Calme-toi, ma chère, il n'y a là aucune raison de scène. Un jour, tu aurais appris quand même, qui je suis, et tu t'y habitueras...

— Qu'est-ce que ma mère va faire ? Elle a toujours dit qu'elle n'avait aucune confiance en toi. Et elle avait raison !

Esterhazy haussa les épaules.

— Tu n'as qu'à te taire.

— C'est impossible ! Je dirais toujours la vérité à ma mère.

— Quelles idées surannées, ma chère. Tu as vraiment l'âge de prendre un peu d'importance.

— Mais que vas-tu lui dire, si tu pars pour Paris ?

— On pourra trouver une excuse.

Harriet l'observa plein de méfiance :

— Il me paraît que cela te sera facile...

— Ne commences pas à me dire des méchancetés, Harriet. Tu gâcherais ma bonne humeur.

— Je n'ai pas remarqué, que tu étais souvent de bonne humeur.

— Naturellement, ta mère et toi vous ne me faites pas la vie très gaie.

Harriet s'offensa :

— Tu n'as pas assez d'égards pour moi... je m'étais fait une autre idée de mes fiançailles.

— Tu aurais dû te chercher un autre fiancé, ma chère. Je ne suis plus assez jeune pour composer des poèmes d'amour. Si tu ne m'aimes pas, il vaudrait mieux nous séparer avant le mariage...

Harriet se mit à pleurer.

— Je sais très bien, que tu as assez de moi. D'abord

tu as tout fait pour me séduire, tu m'as apporté les fleurs, invitée au théâtre, tu m'as même fait des compliments... et maintenant, que je suis amoureuse de toi, tu veux de débarrasser de moi.

— Ne dis pas de bêtises. Vous êtes toutes les mêmes, toutes les femmes jouent la même comédie.

— Et les hommes sont tous méchants... on ne peut pas avoir confiance en vous. Je sais bien, ce que tu veux en vérité. Tu partiras pour Paris et tu ne reviendras plus jamais.

Esterhazy secoua la tête :

— Quelle idée !... Je n'y ai même pas pensé, et tu as immédiatement les pires soupçons.

— Comment puis-je te croire ?

Harriet essuya ses larmes et s'approcha de lui :

— Jusqu'à présent tu as prétendu d'être le comte de Voilement, et maintenant je découvre que tu es Esterhazy. Peut-être même n'es-tu pas divorcé et ne peux-tu pas te marier avec moi ? Tout le monde se moquera de moi, et toutes mes amies, qui crèvent d'envie pour le moment, seraient bien contentes de savoir que tu n'es qu'un escroc.

Esterhazy devint nerveux, il détestait les scènes et les larmes.

Il frappa sur la table et dit avec violence :

— Si tu ne te tais pas immédiatement, je pars pour toujours et tu ne me reverras plus.

En sanglotant, Harriet se jeta à son cou :

— Non, non, tu ne dois pas me quitter, tu dois revenir... je t'aime trop, je ne pourrais plus vivre sans toi.

Et elle promit de ne rien dire à sa mère et de ne lui faire aucun reproche. Elle décida Mme Brown à le laisser partir pour Paris et celle-ci était persuadée qu'Esterhazy allait revenir dans quelques jours.

Lorsqu'il se trouva dans le train, il poussa un sou-

pir de soulagement. Son retour en France lui apparaissait comme de bon augure. On avait donc encore besoin de lui ; il ferait tout pour utiliser cette dernière chance.

Peut-être tout ira-t-il pour le mieux, se dit-il, et ce fut le cœur plein d'espoir qu'il arriva à Paris.

CHAPITRE CDXV

L'ATTENTE DOULOUREUSE

L'atmosphère de la maison Dreyfus était lourde comme avant l'orage.

Il semblait à Lucie, qu'elle allait étouffer. Quand reverrait-elle Alfred ?

Cette question la hantait du matin au soir.

Elle ne pouvait penser à autre chose, une terrible incertitude la torturait.

Sans cesse elle arpentait sa chambre, se mettait à la fenêtre et surveillait la rue.

Elle attendit Mathieu et Laborie. L'un d'eux devait venir pour lui porter des nouvelles.

Ses mains se crispaient de désespoir et de rage. Personne ne pouvait imaginer par quelles souffrances elle passait durant ces jours d'attente.

Pendant des années, elle avait attendu ce moment et maintenant il lui semblait que ces dernières heures étaient impossibles à supporter.

Quel martyr !...

Enfin, elle vit Mathieu, traversant la rue. Elle se précipita à la porte.

— Tu as des nouvelles ?

Il secoua la tête.

— Pas encore !...

Lucie tendit les mains d'un geste désespéré.

— Que puis-je faire, Mathieu... je ne peux plus attendre !...

Mathieu haussa les épaules.

— Il ne nous reste rien d'autre à faire, Lucie... nous devons avoir de la patience.

— Mais je mourrais, Mathieu... je ne peux plus supporter un tel supplice.

— Calme-toi, Lucie, il s'agit peut-être de quelques heures seulement. Sois courageuse comme toujours.

Elle essaya de retenir ses larmes :

— C'est trop Mathieu... je suis à bout !

Mathieu prit son bras et la ramena dans le salon où elle se laissa tomber dans un fauteuil.

Un silence profond se fit.

Mathieu regarda sa belle-sœur d'un air inquiet. Elle était mortellement pâle et il craignait une crise de nerfs.

Qu'allait-elle devenir, si Alfred revenait ?

Serait-elle assez forte pour le revoir.

Lucie pleurait doucement et le cœur de Mathieu se serra. Les enfants n'osaient dire un mot ; malgré leur jeunesse, ils avaient compris que le malheur planait sur la maison et, depuis de longs mois, on n'avait plus entendu leur rire.

Lorsque Pierre vit sa mère pleurer, il s'approcha d'elle et lui caressa doucement le visage.

— Ne pleure pas, petite maman, le bon Dieu nous aidera !...

Lucie serra le petit contre elle et l'embrassa. Elle appela aussi Jeanne et la prit dans ses bras.

— Si vous n'étiez pas avec moi, mes chéris, je ne vivrais plus... C'est pour vous seulement, que je supporte tout, et je lutterais jusqu'au bout, pour obtenir la liberté de votre père...

Soudain, son visage, pâle et triste, prit une expression dure et décidée et, d'une voix ferme, elle prononça :

— Tu as raison, Mathieu !... Je serais courageuse... je ne me laisserais pas vaincre par les dernières difficultés. Il faut lutter !

Elle s'encourageait elle-même par ses paroles et cela sembla lui donner de nouvelles forces.

Les jours passaient dans une douloureuse attente.

Chaque fois que le téléphone sonnait, Lucie sursautait :

La décision... enfin...

Mais c'était de nouvelles déceptions.

Un jour vint, où elle reçut une lettre du ministère de la guerre, lui apprenant, que son mari, le capitaine Dreyfus, se trouvait emprisonné à Rennes et qu'on lui accordait la permission de le voir.

Enfin !..

Lucie était incapable de faire un mouvement.

Elle ne pouvait comprendre, et dut relire la lettre plusieurs fois.

Après une si longue attente, il lui semblait impossible d'atteindre le but...

Ses yeux brillaient comme deux étoiles et, soudain, elle s'écria :

— Je le reverrai... Seigneur... je le reverrai !..

Elle était comme ivre de joie et elle riait et sanglotait en embrassant ses enfants.

— Pierre, Jeanne, votre père est revenu... demain, déjà, je le verrai. N'oubliez jamais cette heure, mes en-

fants, où je vous ai dit que votre père est de retour. Priez, afin qu'il lui soit permis de revenir près de nous, et que l'honneur nous soit rendu. Tout le monde devra savoir que le capitaine Dreyfus est un honnête homme et qu'il est innocent...

Les larmes étouffaient sa voix.

Les enfants sanglotaient et Pierre dit :

— Nous allons prier, petite mère et Dieu permettra que Papa nous revienne...

Lorsque Mathieu arriva et lui cria de loin :

— Enfin !... Il est revenu, Lucie !... elle l'embrassa en pleurant de joie.

— Oui, Mathieu, je le sais... Et demain, je le reverrai. Toi, seul, tu sais, ce que cela peut signifier pour moi. Pendant des années, j'ai attendu ce moment et, maintenant, il me semble que la joie va me tuer. Et j'ai peur, Mathieu... tant de bonheur n'est pas possible... une nouvelle désillusion nous attend.

Mathieu la calma :

— Ne pense pas cela, Lucie... Sois heureuse, maintenant que ce jour est arrivé, tu seras demain auprès de ton mari.

— Tu as raison Mathieu, je veux penser seulement à notre bonheur. Mais j'ai trop longtemps vécu dans l'ombre, pour ne pas craindre le soleil.

— Chasse tes soucis, Lucie... le soleil est revenu pour toujours.

— Ne sois plus malheureuse, petite maman, s'écria Pierre, bientôt papa sera près de nous.

Lucie considéra ses enfants :

— Reconnaissez-vous encore votre papa ?

Pierre courait vers le secrétaire de Lucie et prit une photographie de son père, qu'il tendit à la jeune femme.

— Le voilà notre papa..

Les lèvres de Lucie se serrèrent... de grosses larmes tombèrent lourdement sur la photographie. C'était la dernière photo qu'on avait faite d'Alfred et elle le montrait en uniforme de gala.

— C'était votre père !. Il était si fier de son uniforme, si heureux ! Comment allons-nous le revoir ? Toutes ces années de souffrances l'auront terriblement changé.

Elle serra ses enfants contre elle et soupira :

— Comment allons-nous le revoir ?

CHAPITRE CDXVI

SAUVE.

— Nikita... Semion... entendez-vous ? demanda le cosaque Wassili à ses camarades... Les loups !...

Les trois hommes arrêterent un moment leurs chevaux et observèrent le manège des chiens, qui semblaient chercher une trace.

Le hurlement des loups s'était tû pour un moment ; mais il reprit, soudain, plus fort.

Le son venait de loin et résonnait sinistrement dans la nuit.

Mais les trois cavaliers étaient des cosaques du Don et ne craignaient rien sur la terre.

Ils se remirent en marche.

Soudain un cri retentit dans la nuit.

Le cri d'un homme !...

Les trois cosaques se regardèrent et le sang se glaça dans leurs veines.

— Un homme est en danger !... s'écria Nikita.

Ils mirent leurs chevaux au galop.

Les chiens avaient disparu, mais le hurlement des loups devenait de plus en plus distinct.

En suivant la direction d'où il venait ils aperçurent bientôt le traîneau de Dubois.

Le grognement féroce des chiens se mêlait maintenant aux hurlements des loups.

— C'est une horde ! dit l'un des hommes.

Les cosaques arrêterent leurs chevaux et se mirent à tirer sur les bêtes, qui s'enfuyaient lâchement.

Quelques minutes après, Nikita et Semion se trouvaient près du traîneau, tandis que Wassili tenait avec son fusil les loups en respect.

Un corps inerte gisait au fond de la voiture... les cosaques l'examinèrent soigneusement. Les vêtements de Dubois étaient en lambeaux et pleins de sang, son visage était blanc comme de la neige et ses yeux semblaient clos pour toujours.

— On dirait qu'il est mort ! dit Semion.

— Il doit être mort de peur !... répondit Nikita... car il n'est pas gravement blessé. Les loups l'ont mordu au bras, mais on ne meurt pas pour si peu...

— Donne-lui un peu de vodka, Semion, conseilla Nikita, Wassili et moi, nous partirons chercher les chiens.

Ils montèrent sur leurs chevaux. Au loin, on entendait le bruit d'une lutte féroce entre les animaux.

— Ces diables ne les lâcheront pas... même s'ils doivent en crever, dit Wassili, fier de ses chiens.

— Surtout ne tire pas !... conseilla-t-il à Nikita qui avait sorti son revolver. Tu pourrais blesser un chien et ce serait dommage. Nous les aurons avec le fouet.

Les chevaux hennissaient et ne voulaient plus avancer. — En avant... en avant !... cria Wassili. Ils s'étaient approchés des animaux et frappaient sans merci sur les loups, qui s'enfuyaient.

Wassili appela les chiens.

Lorsque les deux cosaques revinrent au traîneau, Semion était en train de bander les blessures de Dubois.

— Il vit !... dit-il à ses camarades ; mais les loups l'ont bien arrangé. L'un de vous devra le prendre sur son cheval, car le sien a été dévoré. C'est bien dommage.

— Il vaut mieux que les loups aient mangé le cheval que l'homme, répondit Wassili ; ses blessures guériront vite. Nikita, prends-le avec toi, nous avons encore deux heures jusqu'à la prochaine ferme.

Avant de partir, ils examinèrent soigneusement le traîneau et trouvèrent à quelque pas de là le manteau du gendarme.

— Cela peut nous servir, dit Wassili qui le mit sur son cheval.

Nikita hissa le blessé, toujours évanoui, sur le sien et tous trois partirent, suivis des chiens.

Tout en galopant l'un à côté de l'autre, les trois hommes parlaient :

— Je ne crois pas que ce soit un russe ! dit Semion. Son visage est trop fin et ses mains très soignées ; je suis sûr que ce n'est pas un paysan. Mais le traîneau est de chez nous. Comment l'a-t-il eu ?

— Peut-être l'a-t-il volé, remarqua Wassili.

— Nous apprendrons tout cela, lorsqu'il sera rétabli.

Après quelques heures, ils arrivèrent à une ferme solitaire.

Wassili descendit de son cheval et frappa à la porte de la cabane.

Personne ne répondit.

— On dirait qu'on ne veut pas recevoir des visiteurs.

— Frappe à la fenêtre, ils dorment peut-être, conseilla Nikita.

Soudain, les chiens se mirent à aboyer dans la cour